

L'éducation dans la famille

Autor(en): **Evard, Marguerite**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **19 (1931)**

Heft 350

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-260195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ligue des Nations et soit ratifié par le traité de paix;

2. que les femmes, dont le rôle est chaque jour plus actif dans le domaine de l'enseignement, soient appelées à siéger à ces Commissions ou Bureaux, au même titre que les hommes.

Elle accompagna l'ordre du jour de cet appel vibrant:

« La Ligue des Nations répond à notre plus ardent désir et à celui des femmes que nous représentons, parce que nous espérons qu'elle sera non seulement un organisme de paix, mais aussi un organe de civilisation et la base d'une société renouvelée. Mais il nous paraît qu'il serait alors nécessaire non seulement d'établir de nouvelles lois, mais aussi un esprit nouveau dans l'éducation et dans l'enseignement des jeunes générations car c'est dès l'enfance et dès l'adolescence que les peuples doivent apprendre à se connaître et à se respecter. Cela ne pourra se faire qu'à travers un organisme international permanent, qui établisse entre les différentes nations un échange de la culture générale, de leur histoire et de leur développement moral et social et qui développe dans chaque conscience individuelle le sens de la solidarité humaine et du respect qui est dû aux droits de chaque nation. »

Le 20 janvier 1922, dans le salon de la comtesse Gabriella Spalletti-Rasponi, présidente du Conseil National des Femmes italiennes, Alice Schiavoni passionnée et entraîne son auditoire d'élite par son réquisitoire contre la réglementation de la prostitution et son enthousiasme pour la croisade abolitionniste. Sa pensée claire, coulée dans une forme vigoureuse, se grave dans la mémoire des auditrices qu'elle gagne à la cause de l'affranchissement des prostituées.

En suivant les phases de cette lutte à l'étranger, Alice Schiavoni avait remarqué que les résultats les plus merveilleux et les plus rapides avaient été obtenus par les pays où la femme exerce les droits politiques. Dès lors elle travailla avec une ardeur renouvelée au Comité italien « Pro Suffragio ». Présidente du Comité organisateur, elle fut la cheville ouvrière du IX^{ème} Congrès de l'Alliance Internationale du Suffrage des Femmes, qui se réunit à Rome, au printemps 1923, à l'inauguration solennelle du dit Congrès, après le discours de M. Mussolini, Alice Schiavoni-Bosio souhaita la bienvenue aux femmes illustres venues de tous les coins de la terre. Je cite la dernière période de ce message, qui porte le sceau de la spiritualité de cette personnalité exceptionnelle: « Amor di vero ben pien di letizia, telle est la devise que nous avons choisie pour inspirer notre Congrès, car c'est elle qui anime nos agissements: semer largement le bien; répandre autour de nous la joie; réaliser le plan divin: la femme à côté de l'homme, égaux dans les devoirs, les droits, les responsabilités, unis dans la vie intense, vécue utilement. »

Dans son esprit et dans sa lettre, Alice Schiavoni a réalisé ce programme dans sa vie pure et droite où le travail a représenté un service d'amour et une constante aspiration à la Vérité.

AMILDA PONS.

Rome, 20 février 1931.

L'Éducation dans la famille

Au temps de Pestalozzi et de Jean-Jacques Rousseau, l'école publique n'existait pas, et les pères et mères étaient peut-être plus conscients de leur devoir d'éducation que les parents du

XX^{ème} siècle. De nos jours, l'école offre tant de possibilités d'instruction, de formation professionnelle et de culture en tous sens, qu'il est des pères et des mères qui se plaignent que leurs enfants leur échappent par l'influence du corps enseignant et l'attraction des œuvres périscolaires et sociales.

Rendons hommage d'abord à l'admirable effort d'éducation de nos familles suisses, de tous les milieux et de toutes les régions. Les parents, de par une longue tradition, ont à cœur d'agir dans le sens du bien, et, quoiqu'ils ne soient pas préparés techniquement comme les éducateurs de carrière (ceux-ci auraient tort de s'en prévaloir pour mépriser ceux-là), ils ont sur la plupart des professionnels de l'école la grande supériorité de l'œuvre d'amour et de l'enthousiasme de jeunesse! Sans doute, il est des déficits, dans l'éducation scolaire comme dans celle de la famille, chez bon nombre de parents, surtout par manque de temps et de cohabitation avec les enfants, quand les parents travaillent tous deux hors du foyer, parfois par incompréhension d'une tâche personnelle... dont on prétend se décharger alors sur l'école.

Certaines lacunes proviennent aussi de l'impossibilité d'établir une ligne nette de démarcation entre le devoir d'éducation dans la famille et les tâches de l'école? Mais est-elle bien nécessaire? N'avons-nous pas le désir de voir se nouer de plus en plus des rapports fréquents et intimes entre tous les éducateurs, parents, éducateurs de carrière, et agents des œuvres de jeunesse, pour une meilleure compréhension des problèmes de l'évolution des « petits de l'homme »?

Aujourd'hui, nombreux sont les pères et les mères désireux de faire œuvre éducatrice; laissant à l'école l'apprentissage des techniques, l'acquisition des connaissances, et une certaine influence vers l'idéal, ils estiment que c'est à eux seuls qu'incombe l'initiation aux choses élevées et la formation de la personnalité de leurs rejetons, c'est-à-dire: l'éducation du caractère, la préparation affective, la culture morale et religieuse.

Sans exclure les efforts louables des éducateurs de carrière en ce sens, l'éducation familiale tient cependant à agir librement en cette voie, à garder la haute main, à être la principale inspiratrice et à n'être point entravée ni critiquée en ces aspirations-là! Pères et mères y contribuent par leur exemple, conscient ou non, et dès le tout premier âge; la psychanalyse ne nous enseigne-t-elle pas que c'est le facteur primordial dans la formation de ce qu'on a coutume de dénommer l'âme de l'enfant — ses aspirations émotives qui datent des premiers mois de la vie et qui se crée à notre insu. Des enseignements divers s'y amalgament tout au cours des années de l'enfance et de l'adolescence, émanant du père et de la mère. Loin de notre pensée de concevoir une ligne de démarcation entre le devoir paternel et l'œuvre éducatrice de la mère; nous ne savons que trop combien cette collaboration est précieuse, et quelle tâche effroyable incombe aux veuves et aux mères seules. L'hommage filial d'Alexandre Vinet (lorsque le grand philosophe s'affairait à doter Lausanne d'une école supérieure de jeunes filles, il y a cent ans, alors que cet enseignement était rarissime) vaut d'être rappelé aux femmes: « Nous sommes plus qu'à moitié ce que nous font nos mères, et, en bien surtout, nous devons plus à nos mères qu'à nos pères. »

L'éducation du caractère est avant tout la maîtrise de soi; les parents peuvent se dominer, dès

humanité qui peine et qui souffre, elle la voit telle qu'elle est; on dirait même qu'elle s'attarde à plaisir sur ses laideurs; aussi, par ce caractère réaliste, a-t-elle été comparée souvent à Emile Zola. Romans en général tristes, dont la lecture ne serait pas à conseiller à ceux qui aiment, comme au bon vieux temps « que cela finisse bien ». D'autant plus clairs apparaissent les personnages désintéressés, les heures riantes dans le *Rheinland*, ou encore, telle fête populaire, à la ville où à la campagne.

Dans ces gros volumes — souvent plus de cinq cents pages — certes, un Latin eut fait beaucoup de coupes sombres. La surprise est d'autant plus grande à la réflexion, de voir qu'en dépit de cette proximité, l'effet de vigueur est souvent atteint. Une époque, une population, une catégorie de gens, une région — autant de fresques brossées largement. Clara Viebig possède à un haut degré le sens épique. Rien d'étriqué. Le vent de la montagne souffle librement, l'émeute gronde, les brigands de l'Eiffel vivent leur vie effrénée, les vigneronnes de la Moselle ahanent sous un soleil de feu. Tableaux sinistres, fresques aux vives couleurs ou encore sensation oppressante d'un clair-obscur dans lequel se meuvent, accablés, jour après jour, sans une étoile au ciel, des hommes, des femmes, des enfants. Mais avec quel enthousiasme, pays du Rhin, coteaux de la Moselle, l'auteur chante vos louanges. Pays catholiques où surgit ici une chapelle dont la cloche teinte, argentine, dans l'air matinal, là-bas, sur le ciel bleu, vivants couvents, processions, nonnes, pèlerinages.

LA PRESSE FÉMINISTE CONFÉDÉRÉE



(Cliché Mouvement Féministe)

Mme H. DAVID (St-Gall)

Rédactrice du „Schwe. Frauenblatt“



(Cliché Mouvement Féministe)

Mme A. DEBRIT-VOGEL (Berne)

Rédactrice de la „Berna“

avant l'apparition de l'enfant, désirer des rejets énergiques, persévérants et idéalistes, les entraîner petits à des actes de bonté, puis au sens de la justice, plus tard au devoir de solidarité. L'éveil de la conscience, l'habitude de l'examen individuel de conduite, préparent dès l'adolescence à l'auto-éducation. Des actes, non des sentences et des prêches, une parfaite rectitude de jugement dans les faits menus autant que dans les grandes circonstances de la vie: voilà ce qui trempé l'acier des caractères, «roidit l'âme», selon le mot de Montaigne.

La préparation effective se fait par une sorte d'imprégnation émotive, de contagion morale; elle ne se commande pas; elle ne s'obtient ni par la tendresse exagérée ni par la sensiblerie. Il importe de montrer à l'enfant en quoi la nature, aujourd'hui, l'œuvre plastique nouvelle, l'élan musical qu'on vient de recevoir, sont choses belles; pourquoi tel acte est inspiré par le désir de faire le bien et éveille en nous des sentiments d'admiration et de reconnaissance. C'est chercher à placer les jeunes dans un milieu de beauté, dans une atmosphère élevée, et provoquer pour eux des occasions de réagir dans le sens d'un idéal de charité. « Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi! », disait le savant Louis Pasteur, dans son discours devant sa maison natale...

La formation morale et religieuse existe, en raison de la vie intérieure des parents, de l'inspiration de leurs actes; elle découle de l'entente existant entre eux, comme de l'harmonie établie entre leurs actions et leur idéal. Bien avant de savoir parler et de comprendre les mots « honneur, conscience, devoir, patrie, humanité, religion... » l'enfant est marqué au plus profond de son âme; le bambin a une conception des sentiments avant que de les connaître par l'intelligence et l'adolescence, s'imprègne en son subconscient avant de disserter des élans ardents de son cœur. Une mission particulière incombe à la mère en ce domaine: l'apostolat « de porter haut

le flambeau du spiritualisme », disait Dora Megleri.

On pourrait citer d'innombrables témoignages d'hommes célèbres et de femmes d'élite qui rendent hommage à l'éducation reçue au foyer familial — preuve qu'il fut à toutes les époques des parents soucieux d'un idéal élevé; relire ces biographies sera un excellent moyen de stimuler son zèle individuel. Notre époque a cependant des exigences nouvelles; il s'agit de redoubler d'efforts pour adapter l'éducation aux besoins nouveaux: la pédagogie familiale doit sortir de l'empirisme et devenir scientifique à son tour. Des pédagogues, psychologues et sociologues contemporains veulent leurs études et conjuguent actuellement leurs efforts en ce sens. Un prochain article esquissera une documentation de ce qui peut intéresser les éducateurs de la famille.

Dans tous les pays de vieille civilisation, on ressent le besoin de fortifier la famille de défendre mieux ses intérêts et de prouver ses droits. A cet effet, on fonde partout des ligues et même des fédérations de ces associations, du genre de nos « Pro Familia » suisses. Une nouvelle politique dite « familiale », inspirée d'un idéal moral élevé, cherche des réformes de large envergure, opère un mouvement d'opinion quasiment universel. Notre campagne pédagogique rentre dans cette évolution générale, et en recevra son meilleur élan. En ce sens, le IV^{ème} Congrès international d'éducation familiale, qui s'est tenu à Liège en août 1930 (et plusieurs de nos compatriotes y ont fait des apports remarquables), a mis en évidence en ce domaine le « rôle magnifique » dévolu à la mère, éducatrice et inspiratrice, qui tient en ses mains l'avenir de la société. Notre Alliance de Sociétés féminines suisses n'a pas eu besoin de ce rappel, pour comprendre ce rôle international; elle a toujours eu un intérêt primordial aux questions de l'éducation en général — à preuve les Congrès suisses d'intérêts féminins, la Saffa et l'ardeur nouvelle avec laquelle elle s'oriente vers l'éducation fa-

Les Femmes et les Livres

Clara Viebig

à l'occasion de son 70^e anniversaire

C'est d'un vétéran des lettres que nous allons ici parcourir ensemble l'œuvre touffue. Clara Viebig a eu soixante-dix ans l'été dernier. Elle n'était pas oubliée, certes, de ses nombreuses lectrices, mais cette date a été l'occasion d'hommages venus de toutes parts. Née en 1860 à Trèves, Clara Viebig apparaît comme un écrivain national. Elle aime passionnément son pays; elle le peint, non sans quelque lyrisme, parfois un peu démodé, mais en traits frappants, avec des détails qui restent, qui s'insinuent et vous rendent aussi familières les sombres forêts de l'Eiffel, la plaine marécageuse de la Venn, les bords de la Moselle qu'escaladent les vignobles, que les territoires de race polonaise, ces régions sablonneuses de l'Est, ou la ville de Dusseldorf, ou Berlin il y a vingt et trente ans et pendant la guerre.

Ceux qui peinent — dans les rues populaires comme aux champs, mais les campagnards surtout — ceux-là ont toujours arrêté les regards curieux et compatissants de la romancière. Et parmi les malchanceux de la vie, la femme, la jeune fille, l'enfant ont la plus large portion de cette sympathie. Non point qu'elle échafaude à leur sujet des théories sociales: elle n'a rien de l'énergumène qui, du haut d'une plateforme, veut imposer ses opinions personnelles. Aucun parti pris. Cette

Clara Viebig a écrit une trentaine de romans et quelques pièces de théâtre, moins connues. Si, parmi les premiers, il en est qui datent comme les manches à gigot et les tailles de guêpe qui les illustrent, d'autres dénotent une psychologie avertie. Citons-en, des plus connus: *Filles du Rhin*, *Enfants de l'Eiffel*, *L'armée endormie*, *La croix dans la Venn*, sans aucun ordre chronologique.

Sous l'arbre de la liberté, dont il existe une traduction en français, a certaines analogies assez frappantes avec le roman régional *Gaspard des Montagnes*: même saveur rustique, mêmes mystères, mêmes aventures à donner la chair de poule, même goût du *folklore*, mêmes braves gens vivant dans la terreur et victimes d'habiles coquins. Dédié « aux français qui séjournèrent en pays rhénan », c'est là un roman historique qui se déroule au temps de l'occupation de 1796, temps troublés, où les vies n'étaient pas plus en sûreté que les biens, où le sens moral avait atteint son niveau le plus bas. L'action débute à Trèves le 1^{er} Vendémiaire an IV; on fête l'anniversaire de la République française. Les forêts, en ce temps, étaient infestées de bandes de détresseuses à la tête desquels un brigand fameux, sur le compte de qui on racontait à la veillée, à côté d'actes de violence, des traits de générosité qui faisaient de lui un héros populaire. Cet homme a réellement vécu: « On montre encore à Mayence », dit le roman, devant la porte de Weisenau, vingt peupliers sous lesquels sont enlevés les vingt bandits de la troupe de Jean Buckler, dit *Schinderhannes*, qui, lui-même, repose sous le plus gros. » ...

Ainsi finit ce roman, qui fourmille de personnages et cependant n'est pas confus, dont certaines scènes vous envoient, alors que d'autres sentent leur mélodrame.

Die goldenen Berge. Dans ces *Montagnes dorées* une tristesse presque intolérable étreint le lecteur. C'est une très mauvaise année pour les vigneronnes: vendanges tardives et ployables; on a patienté jusqu'en novembre, espérant toujours; on finit par couper le raisin dans la boue, sous une pluie glacée, et le vin ne sera qu'une affreuse piquette. Temps aussi de la grande débacle où les millions de marks ne sont plus que du papier. La capacité d'achat réduite au minimum, plus d'acquereurs pour les fûts précieux jalousement conservés dans les caves: c'est la misère. Dans ce roman d'une belle tenue, on voit scintiller la Moselle, très chère au cœur de Clara Viebig; on découvre de vieux villages pittoresques aux étages supérieurs surplombant la rue, avec leurs poutres brunes apparentes et une profusion de fleurs aux teintes chaudes. Refrain attendri et bien germanique: le vin — l'*Eidelwein* mot typique, poésie sentimentale, revient ici plus souvent qu'ailleurs, mais le rôle important que joue la boisson choque une lectrice latine dans tous ces livres, anciens ou récents.

La garde au Rhin (traduction française de Béatrix Rodès) se déroule à Dusseldorf. Les événements publics s'y mêlent aux péripéties de la famille Zillge, et plus particulièrement de Josephine Zillge, qui a épousé (elle et les siens, bons catholiques et rhénans) le sergent-major prussien Frédéric Rinke. En ce

